

• 16 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE •

KATE MORTON

LA SCÈNE DES SOUVENIRS



J'AI
LU

La scène des souvenirs

DE LA MÊME AUTRICE

Les Heures lointaines, Presses de la Cité, 2011 ; J'ai lu, 2023.

Les Ombres d'Adelaide Hills, Charleston, 2023.

KATE MORTON

La scène des souvenirs

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par Anne-Sylvie Homassel



TITRE ORIGINAL
The Secret Keeper

© Kate Morton, 2012

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

Laurel

1

La campagne anglaise, une ferme au milieu de nulle part, une journée d'été au début des années 1960. La bâtisse est discrète : des colombages dont la peinture blanche s'écaille tranquillement sur la façade ouest, une clématite qui grimpe sur les murs. Des cheminées, une fumée s'échappe ; et rien qu'à voir ces volutes on sait qu'un bon plat mijote sur la cuisinière. Mais aussi, le potager tout simple derrière la maison, les fières lueurs que lancent les fenêtres ornées de vitraux, le soigneux enchevêtrement des tuiles sur le toit.

La ferme est ceinte d'une clôture rustique ; un portail de bois sépare le sage jardin des prairies et du bosquet, au-delà du potager. Sous les branches tordues, un mince ruisseau bruisse sur son lit de galets, entre ombre et lumière, depuis des siècles. On ne l'entend pas de la ferme, il est trop loin. Greenacres s'élève, solitaire, au bout d'un long chemin poussiéreux. De la route de campagne dont elle porte le nom, on ne la voit pas.

Hormis quelques bouffées de vent, rien ne bouge, tout dort. Deux cerceaux blancs – l'an passé, on ne jurait que par le hula-hoop – sont

remisés contre la tonnelle où s'épanouit une glycine. Un ours en peluche à l'œil recouvert d'un bandeau noir monte la garde, sentinelle pleine de mansuétude, dans le panier à pinces à linge d'un chariot vert. Près de l'établi, une brouette chargée de pots attend son heure.

En dépit de sa parfaite tranquillité, ou peut-être à cause d'elle, ce paysage est lourd de promesses, comme la scène d'un théâtre quelques secondes avant l'entrée des comédiens. Tout est possible, tout peut arriver ; les événements n'ont pas encore marqué le destin de leur sceau. Et soudain...

— Laurel !

Une voix d'enfant, impatiente, au loin.

— Lau-rel ! Où es-tu ?

Alors l'enchantement semble se rompre. Dans la salle, les lumières s'éteignent peu à peu. Le rideau se lève.

Une petite troupe de poules surgit d'on ne sait où, s'égaille dans l'allée de briques du jardin, picore. L'ombre d'un geai survole les massifs de fleurs ; dans la prairie toute proche, un tracteur se met en branle en vrombissant. Et là-haut, couchée face au ciel sur le plancher d'une cabane dans les arbres, une gamine de seize ans colle contre son palais la pastille au citron qu'elle suçait avec force et soupire.

Sans doute, songeait-elle, était-ce cruel de sa part de ne pas leur révéler sa cachette, mais par cette chaleur, et avec le secret qui palpitait dans son cœur, elle n'avait pas le courage de se livrer à leurs jeux – des jeux d'enfants, qui plus est. Et puis n'était-ce pas l'intérêt d'une partie

de cache-cache ? Comme papa le disait, on ne triche pas. Si on n'y met pas un peu du sien, on n'apprend jamais. D'ailleurs, était-ce sa faute si elle trouvait toujours les meilleures cachettes ? Bien sûr, elle était plus âgée qu'elles. Et alors ? Pour autant, elles n'étaient plus des bébés, tout de même.

Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas envie de redescendre sur terre. Pas ce jour-là. Pas tout de suite. Ce qu'elle voulait, c'était rester couchée dans la cabane, les jambes nues caressées par le fin tissu de sa robe, l'esprit plein de lui.

Billy.

Elle ferma les yeux et ces cinq lettres s'inscrivirent, vives, penchées, sur l'écran obscur de ses paupières. Fluorescentes, rose vif. Elle eut la chair de poule et retourna la pastille dans sa bouche, la pointe de sa langue contre le trou qui en perçait le centre.

Billy Baxter.

La façon dont il l'épiait par-dessus ses lunettes de soleil, le sourire en coin, ébréché, les mèches sombres coiffées à la Teddy Boy...

Il avait suffi d'une seconde : l'amour, le vrai, se manifestait ainsi, elle l'avait toujours su. Cinq semaines plus tôt, un samedi, en descendant du bus avec Shirley... Billy et ses amis fumaient sur le perron de la salle de bal. Leurs regards s'étaient croisés ; Dieu merci, avait songé Laurel, elle venait d'investir son argent de la semaine dans une paire de bas, décision avisée.

— Allez, Laurel !

C'était la voix d'Iris, que la chaleur rendait traînante.

— Ce n'est pas juste, montre-toi !

Laurel plissa les paupières.

Billy et elle n'avaient manqué aucune danse. L'orchestre avait égrené les standards, de plus en plus vite ; le chignon banane qu'elle avait copié avec tant de soin sur la couverture de *Bunty* s'était dénoué, elle avait mal aux pieds – mais elle n'avait pas cessé de danser. Il avait fallu l'arrivée de Shirley, mécontente d'avoir dû faire tapisserie, pour qu'elle s'arrête enfin. Le dernier bus allait bientôt partir, l'avait réprimandée Shirley ; Laurel allait peut-être songer à rentrer, non ? (Oh, elle faisait ce qu'elle voulait, bien sûr : parce que pour elle, Shirley, c'était du pareil au même.) Et tandis que son chaperon improvisé s'impatiait et que Laurel, le rouge aux joues, prenait congé, Billy, l'attrapant par la main, l'avait attirée à lui ; et dans les profondeurs de son âme, Laurel avait compris, avec une aveuglante évidence, que ce moment – sublime, criblé d'étoiles – l'attendait depuis toujours.

— Bon, si c'est comme ça, tant pis.

La voix d'Iris était sèche à présent, coléreuse.

— Mais s'il ne te reste plus de gâteau d'anniversaire, ce ne sera pas de ma faute !

Le soleil avait passé son zénith ; un rayon brûlant filtrait par la fenêtre de la cabane, colorant les paupières fermées de Laurel d'un feu rouge sombre. Elle se redressa sur son séant puis s'immobilisa. Pas question de quitter sa cachette. La menace était bien réelle – la faiblesse de Laurel pour la génoise maternelle était légendaire. Ce jour-là, pourtant, elle resta sans effet. Laurel savait très bien que le couteau à gâteau avait été oublié sur la table de la cuisine, dans le grand désordre des préparatifs, tandis que la

famille rassemblait les paniers à pique-nique, les couvertures, la limonade, les serviettes de bain, le transistor, tout neuf, et courait à la rivière. Oui, lorsque Laurel, saisissant l'occasion de la partie de cache-cache, avait retrouvé la fraîche pénombre de la maison et pris le paquet, elle avait vu le couteau près de la coupe de fruits, un ruban rouge ornant son manche.

Le couteau faisait partie des traditions. Il servait pour tous les gâteaux d'anniversaire, tous les gâteaux de Noël, tous les gâteaux Remontons-le-Moral-de-... jamais sortis du four des Nicolson. Et Mme Nicolson était très à cheval sur les traditions. Conclusion : tant que personne n'était parti récupérer le couteau, Laurel était libre de faire ce qu'elle voulait. Une bonne chose, du reste. Dans une maison telle que la leur, où les minutes de tranquillité étaient aussi rares que les chameaux au pôle Nord, où les uns et les autres se succédaient pour franchir les portes ou les claquer, le sacrifice d'une seconde de solitude aurait eu quelque chose de sacrilège.

En ce jour plus qu'en aucun autre, Laurel avait besoin de cette intimité.

Le colis destiné à Laurel était arrivé le jeudi d'avant, dans la sacoche du facteur. Par bonheur, c'était Rose qui l'avait récupéré, et non pas Iris ou Daphne ni – pire encore – maman.

Laurel avait immédiatement compris d'où provenait l'envoi. Ses joues s'étaient enflammées ; elle avait réussi à bredouiller quelques explications concernant Shirley, un groupe de musique et un quarante-cinq tours prêté. Bel effort de dissimulation, quoique bien inutile dans le cas de Rose, dont les capacités de concentration, qui

n'étaient pas des plus fiables, étaient déjà accaparées par le spectacle d'un papillon posé sur la barrière.

Ce soir-là, alors que le reste de la famille campait devant la télévision, à regarder *Juke Box Jury* – Iris et Daphne débattant des mérites respectifs de Cliff Richard et d'Adam Faith, tandis que leur père se désolait du faux accent américain de ce dernier et de la décadence dont souffrait l'Empire britannique en général –, Laurel s'était éclipsée. Elle avait poussé le verrou de la salle de bains et, le dos contre la porte, s'était assise sur le carrelage.

Elle avait ouvert le paquet d'une main tremblante.

Un petit livre emballé dans du papier de soie lui était tombé sur les genoux. Le titre était visible sous le mince emballage – *L'Anniversaire*, de Harold Pinter. Un frisson lui avait parcouru l'échine ; un cri d'aise lui avait échappé.

Depuis, elle dormait toutes les nuits avec le livre glissé dans sa taie d'oreiller. Ce qui n'était pas très confortable, bien sûr, mais elle le voulait près d'elle. Elle en avait besoin. C'était fondamental.

Il y a des moments, se disait-elle non sans solennité, où l'on arrive à la croisée des chemins – où quelque chose se produit soudain qui peut changer le cours d'une vie. C'était ce qu'avait représenté pour elle la première de la pièce de Pinter. Elle avait lu dans le journal un article qui en parlait et avait conçu l'envie inexplicable d'y assister. Elle avait prétexté une visite à Shirley, fait jurer le secret à cette dernière, puis elle avait pris le bus pour Cambridge.

C'était la première fois de sa vie qu'elle voyageait seule. Et dans la salle obscure de l'Arts Theatre, tandis que la soirée d'anniversaire de Stanley virait au cauchemar, Laurel avait éprouvé un ravissement d'une nature inédite. C'était le même genre de révélation que celle qui plongeait les demoiselles Buxton dans l'extase et empourprait leurs visages, tous les dimanches matin à l'église. Laurel se doutait bien que leur exaltation avait plus à voir avec le nouveau pasteur, un tout jeune homme, qu'avec la parole de Dieu ; mais assise sur l'extrême bord de son fauteuil, au fond de la salle, tandis que la sève vitale du drame qui se déroulait sur scène pénétrait dans sa poitrine et se mêlait à son sang, elle avait senti ses joues s'enflammer de bonheur – et elle avait compris. Quoi ? elle n'aurait pu le dire exactement, mais ce quelque chose était une absolue certitude. La vie ne se bornait pas à ce qu'elle en connaissait ; l'inconnu l'attendait.

Son secret, elle l'avait gardé pour elle, ne sachant trop qu'en faire, ignorant jusqu'aux mots avec lesquels elle pouvait le confier à quelqu'un... jusqu'à ce soir où, le bras du garçon lui enserrant les épaules, elle avait tout raconté à Billy, la joue contre son blouson de cuir...

Laurel sortit la lettre du livre, la relut. Elle ne disait pas grand-chose : simplement, qu'il l'attendrait sur sa moto au bout de l'allée, ce samedi, à deux heures et demie – il voulait l'emmener voir ce petit coin au bord de la mer, un de ses lieux favoris.

Laurel regarda sa montre. Moins de deux heures à patienter.

Il l'avait écoutée parler de la première de *L'Anniversaire* et des émotions que la pièce avait suscitées en elle ; il lui avait parlé de Londres, du théâtre, des groupes de musique qu'il avait vus dans des bars sans nom – descriptions qui avaient fait surgir des possibilités scintillantes dans l'esprit de Laurel. Puis il l'avait embrassée : c'était son premier vrai baiser, et l'ampoule électrique qu'elle avait sous le crâne avait explosé, brûlant son âme à blanc.

Elle se dirigea à quatre pattes vers l'endroit de la cabane où Daphne avait installé le petit miroir de sa trousse de toilette et scruta son reflet, jugeant les traits d'eye-liner noir qu'elle avait dessinés avec un soin minutieux au coin de ses yeux. Ils étaient bien de longueur égale – quel soulagement ! Elle lissa sa frange et s'efforça de lutter contre l'impression vaguement écœurante d'avoir oublié un détail important. Voyons : elle avait pris une serviette de bain, enfilé son maillot sous sa robe et dit à ses parents qu'elle faisait quelques heures de ménage non prévues chez Mme Hodgkins, la coiffeuse.

Elle se détourna de son reflet et se rongea pensivement l'ongle du pouce. Ça ne lui ressemblait pas, cette dissimulation. Laurel était une chic fille, tout le monde était d'accord sur ce point : ses professeurs, les mères de ses amies, Mme Hodgkins. Mais, en l'occurrence, avait-elle le choix ? Comment expliquer tout cela à ses parents ?

Ses parents s'aimaient, on ne pouvait pas dire le contraire. Mais n'était-ce pas d'un amour prudent, celui que partagent les vieilles personnes et qui s'exprime par la proximité tranquille, épau-

contre épaule, et les tasses de thé qu'on se prépare l'un pour l'autre jusqu'à la fin des temps ? Laurel laissa échapper un soupir ardent. Avaient-ils connu la passion, la vraie – la passion feu d'artifice, celle qui fait battre le cœur plus vite, celle qui se nourrit d'un désir physique ? Laurel sentit la chaleur lui monter aux joues.

Une brise se leva, qui portait sur son aile le son lointain du rire maternel. L'intuition, pourtant bien vague, qu'elle allait franchir un seuil décisif, dangereux peut-être, rendit Laurel sentimentale. Chère maman. Était-ce de sa faute si la guerre avait gâché sa jeunesse ? Et si elle continuait à consoler les enfants en leur fabriquant des bateaux en papier ? Et si son plus beau jour de la saison avait été celui où elle avait remporté le premier prix du club de jardinage du village, ce qui lui avait valu une photographie dans le journal ? (Et pas seulement la gazette locale, attention : l'article avait été repris dans un quotidien londonien, à l'occasion d'un grand dossier sur les événements en régions. Le père de Shirley, qui était notaire, s'était fait un plaisir de le découper et de le leur apporter.) Maman avait joué les timides et poussé les hauts cris quand papa avait scotché la coupure de presse sur le réfrigérateur tout neuf. Enfin, les hauts cris, si l'on veut. D'ailleurs, l'article n'avait pas quitté sa place de choix. Elle était fière de ses haricots verts extra-long, ça oui, très fière, même ; et c'est bien cela que Laurel avait à l'esprit. Elle cracha une fine rognure d'ongle. Même si la chose paraissait difficilement explicable, il lui semblait moins affreux de mentir à une brave femme qui se réjouissait de la qualité de ses haricots verts

que d'essayer de convaincre ladite femme de l'irrévocable évolution du monde.

Laurel n'avait guère d'expérience en matière de duplicité. Les liens familiaux étaient puissants chez les Nicolson, toutes ses amies l'avaient remarqué. Lui en avaient parlé et en discutaient entre elles, dans son dos. Aux yeux de ceux qui ne faisaient pas partie du clan, les Nicolson se vautraient dans un péché des plus douteux : ils semblaient s'aimer sincèrement les uns les autres. Dernièrement, cependant, les choses avaient changé. Laurel avait eu beau continuer à vivre comme si de rien n'était, elle avait pris conscience d'un curieux éloignement. Tandis que la brise estivale faisait danser ses mèches folles sur ses joues, elle fronça légèrement les sourcils. Le soir, quand ils dînaient ensemble et que son père faisait ses habituelles plaisanteries, touchantes et jamais drôles, tous riaient ; Laurel, elle, se sentait spectatrice. Comme s'ils étaient montés dans un train, emmenant avec eux les rituels familiaux, tandis qu'elle les regardait s'éloigner depuis le quai.

Sauf qu'un jour ou l'autre c'était elle qui les quitterait. Et ce moment approchait. Elle avait mené son enquête. Ce qu'il lui fallait, c'était la Central School of Speech and Drama de Londres. Mais que diraient ses parents quand elle leur annoncerait ses intentions ? Aucun des deux n'était jamais vraiment sorti de sa campagne. Depuis la naissance de Laurel, maman n'avait pas même mis les pieds à Londres. La simple idée que l'aînée de leurs filles veuille s'y installer – sans parler de ses projets théâtraux douteux – suffirait à leur donner une crise d'apoplexie.

Sous la cabane, le linge encore humide frissonnait sur la corde. Une des jambes du jean que mamie Nicolson détestait tant (« Ça te donne des airs de femme de mauvaise vie, Laurel – rien de pire qu’une fille qui ne sait pas se tenir ! ») claquait sur sa jumelle, affolant la poule à une aile qui se mit à caqueter et à tourner en rond. Laurel fit glisser ses lunettes de soleil à monture blanche sur son nez et se pelotonna contre le mur de la cabane.

Le problème, c’était la guerre. Elle était finie depuis seize ans – l’âge de Laurel, exactement – et le monde avait continué à évoluer. Tout avait changé : les masques à gaz, les uniformes, les cartes de rationnement et le reste, ça n’existait plus que dans la grande malle kaki que son père avait remise au grenier. Malheureusement, il y avait une certaine partie de la population qui ne s’en rendait pas compte : à savoir, tous les plus de vingt-cinq ans.

D’après Billy, on ne pouvait pas trouver les mots pour le leur expliquer. On appelait ça « le fossé des générations », disait-il. Ce n’était même pas la peine d’essayer de leur faire comprendre. D’ailleurs, c’était le sujet du livre d’Alan Sillitoe qu’il gardait toujours sur lui : les adultes n’étaient pas censés approuver le comportement de leurs enfants. Ou alors, quand ça se produisait, c’était plutôt suspect.

Il y avait en Laurel une veine docile et loyale que ces propos avaient heurtée. Elle avait failli contredire Billy, s’était retenue pourtant, préférant repenser à ces soirées récentes où, laissant ses sœurs à la maison, elle se faufilait dans le doux crépuscule, la radio cachée sous

son chemisier, et montait le cœur battant dans la cabane. Là, enfin seule, elle se dépêchait de tourner la mollette jusqu'à la fréquence de Radio Luxembourg et se couchait dans la pénombre, la musique la pénétrant peu à peu. Et tandis que les mélodies se répandaient dans l'air tranquille de la campagne, embrumant ce paysage si ancien d'un voile de modernité, Laurel sentait sa peau se hérissier, se laissait envahir par l'ivresse sublime que lui donnait son appartenance à une entité plus vaste – un complot mondial, une société secrète. Une nouvelle génération, dont tous les membres étaient plongés dans la musique en cet instant même, avec la conscience que la vie, le monde, l'avenir étaient à portée de main...

Laurel ouvrit les yeux et le souvenir s'évanouit. Mais pas sa douce chaleur, qui s'attarda alors que la jeune fille s'étirait, heureuse, en suivant des yeux le vol d'une corneille devant les nuages. *Prends ton envol, petit oiseau, prends ton envol.* Elle en ferait autant, le jour où le lycée serait fini. Elle ne s'autorisa à ciller que lorsque l'oiseau ne fut plus qu'une tête d'épingle sur le bleu lointain du ciel. Oui, si elle pouvait prendre son élan, elle aussi, elle arriverait à convaincre ses parents. Et l'avenir serait un long fleuve tranquille.

Des larmes de triomphe lui vinrent aux yeux. Elle courba la tête, le regard fixé sur la maison : la fenêtre de sa chambre, la marguerite de la Saint-Michel que sa mère et elle avaient plantée sur la tombe du pauvre Constable, le chat, et la fissure entre deux briques où, enfant – souvenir embarrassant –, elle déposait des messages pour les fées.

Lui revinrent de vagues scènes de temps plus anciens. Toute petite fille, elle ramassait des bigorneaux dans un trou d'eau, dînait le soir dans la salle à manger de la pension de sa grand-mère, au bord de la mer ; tout cela indistinct à présent comme un rêve. Le seul toit qu'elle ait jamais connu était celui de la ferme. Et bien qu'elle n'ait aucune envie d'y avoir son fauteuil attitré, elle aimait voir ses parents dans les leurs, le soir. Elle savait que, une fois leurs filles endormies, ils continuaient à se parler tout bas, de l'autre côté de la mince cloison. Quant à elle, elle n'avait qu'à tendre le bras pour réveiller une de ses sœurs.

Elles lui manqueraient quand elle serait à Londres.

Elle cligna des yeux. Oui, elles lui manqueraient. Certitude subite et lourde, qui lui pesa sur l'estomac comme une pierre. Et le fait qu'elles lui empruntaient ses vêtements, lui écrasaient ses rouges à lèvres et lui rayaient ses disques n'y changerait rien. Pas plus que leur bruyant désordre, leurs disputes, leurs joies étouffantes. Elles étaient comme une portée de chiots, entassées les unes sur les autres dans la chambre qu'elles partageaient. Leur nombre submergeait les étrangers, et cela les amusait. Les sœurs Nicolson : Laurel, Rose, Iris et Daphne, un vrai jardin de filles, comme le répétait papa quand il avait bu une bière de trop. De vraies diablesses, les sermonnait mamie Nicolson à chacune de leurs visites estivales.

Laurel entendait à présent les clameurs lointaines, les cris de ravissement, les bruits humides de l'été près de la rivière. Il y eut en elle un raidissement, comme si quelqu'un avait tiré sur

une corde. Elle ne les imaginait que trop bien, dans cette scène qu'on aurait pu croire tirée d'un tableau ancien. Jupes remontées et coincées dans les culottes, se poursuivant dans le ruisseau ; Rose assise en sécurité sur les rochers, ses minces chevilles pendant dans le vide, tandis qu'elle barbouillait la pierre à l'aide d'un bâton mouillé ; Iris, trempée on ne sait pourquoi de la tête aux pieds, et furieuse en conséquence ; Daphne, avec ses anglaises, convulsée de rire.

La couverture écossaise des pique-niques serait étendue sur l'herbe de la berge ; maman, non loin, se tiendrait dans la rivière, de l'eau jusqu'aux genoux, là où le courant est le plus fort, lui confiant le bateau en papier qu'elle venait de confectionner. Papa la regarderait depuis le bord, le pantalon retroussé, une cigarette en équilibre sur sa lèvre inférieure. Comme d'habitude, se dessinerait sur son visage – l'image était si précise dans l'esprit de Laurel ! – une expression d'aimable surprise, comme s'il ne parvenait pas à croire en ce cadeau qui lui avait été offert de vivre en ce lieu et à cette heure.

Et puis, s'ébrouant aux pieds de leur père, babillant, riant d'aise tandis que ses petites mains potelées se tendaient vers le bateau de maman, le bébé, leur rayon de soleil à tous...

Le bébé. Il avait un prénom, bien sûr, Gerald, mais personne ne l'utilisait jamais. Gerald, c'était un nom de grande personne, et le bébé était encore si... bébé ! On fêtait ses deux ans, ce jour-là, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une petite bouille toute ronde, les joues creusées de multiples fossettes, des yeux de vrai chenapan – et ses petites jambes, mon Dieu ! Si blanches et

si délicieusement grassouillettes. Parfois Laurel devait même se retenir de les serrer trop fort. Tous se disputaient les faveurs du bébé, tous se déclaraient vainqueurs, mais Laurel le savait bien : c'était à elle qu'il réservait ses sourires les plus lumineux.

Et elle s'autoriserait à manquer ne serait-ce qu'une seconde du pique-nique d'anniversaire du bébé ? Impensable ! Où avait-elle donc l'esprit, à s'attarder dans la cabane – d'autant qu'elle avait l'intention de filer en douce avec Billy dès deux heures et demie.

Laurel plissa le front, prit une résolution. Elle allait battre sa coulpe, redescendre sur terre, chercher le couteau des anniversaires dans la cuisine et l'apporter à sa mère, près de la rivière. Elle se conduirait en fille modèle, en grande sœur idéale. Qu'elle accomplisse ce plan dans les dix minutes qui venaient, et elle pourrait s'octroyer un bon point (elle tenait les comptes). La brise effleura ses orteils nus et bronzés d'un souffle tiède lorsqu'elle posa le pied sur le premier échelon.

Plus tard, Laurel se poserait des questions sur le tour qu'auraient pris les événements si elle avait fait plus attention. La catastrophe aurait-elle pu être évitée ? Mais elle pécha par excès de précipitation. À son intense désir de solitude avait succédé un besoin tout aussi impérieux de se retrouver parmi les siens. Une hâte qui lui vaudrait d'éternels regrets.

Ces derniers temps, ses revirements étaient fréquents. Elle était comme la girouette sur le pignon de la ferme : ses émotions changeaient au gré du vent. Curieuse sensation qui parfois

l'affolait, et parfois, cependant, l'excitait. Comme un bateau qui tangué sur la mer...

La versatilité n'était pas sans danger. Dans sa hâte, elle s'écorcha le genou contre le plancher de la cabane. L'éraflure piquait intensément ; une grimace aux lèvres, elle baissa les yeux et vit que le sang coulait en abondance, incroyablement rouge. Plutôt que de descendre, elle remonta dans la cabane pour examiner sa blessure.

Elle contemplait son genou sanguinolent, maudissant sa maladresse et se demandant si Billy remarquerait cette vilaine écorchure – diable, comment la rendre plus discrète ? – lorsqu'elle entendit du bruit dans le bosquet. Un froissement, rien que de très naturel ; et cependant suffisamment distinct des autres sons du début d'après-midi pour attirer son attention. Par la fenêtre de la cabane, elle aperçut Barnaby trottant dans l'herbe haute, ses oreilles soyeuses battant comme des ailes de velours. Sa mère suivait le chemin tracé par le chien, se dirigeant vers le jardin d'un pas alerte, dans une robe d'été qu'elle avait confectionnée elle-même. Le bébé était confortablement calé sur sa hanche, en barboteuse et les jambes nues, ce que la température ambiante justifiait amplement.

Bien qu'ils soient assez loin, Laurel, par quelque caprice du vent, entendit nettement l'air que chantait sa mère. C'était une chanson à laquelle tous les enfants Nicolson avaient eu droit, les uns après les autres, et le bébé riait de plaisir et criait tandis que maman faisait courir ses doigts sur son petit ventre rond pour lui chatouiller le menton.

— Encore, encore !

Ce qui, dans la bouche de bébé, tenait plutôt du : « 'cor, 'cor ! »

L'attention qu'ils s'accordaient l'un à l'autre était si absolue, leur apparition dans la prairie inondée de soleil si idyllique que Laurel se sentit écartelée entre la joie d'avoir pu admirer ce moment d'intimité et la tristesse d'en être exclue.

Tandis que sa mère ouvrait la barrière et se dirigeait vers la maison, Laurel, abattue, comprit qu'elle était venue chercher le couteau d'anniversaire.

Chaque minute qui passait éloignait un peu plus la jeune fille de sa rédemption. Elle se rembrunit, et cette morosité subite la retint de descendre. Elle prit racine dans la cabane, trouvant un curieux plaisir à se morfondre. Sa mère entra dans la maison.

L'un des cerceaux se détacha de la tonnelle et tomba sans un bruit sur l'allée, ce que Laurel interpréta comme un message de solidarité. Elle décida de rester dans sa cachette. Ils pouvaient bien se passer d'elle encore un moment. Elle descendrait à la rivière quand elle serait prête. En attendant, elle allait relire *L'Anniversaire* et s'imaginer un avenir loin d'ici, une vie où elle serait une femme belle et raffinée, indemne de toute égratignure.

Lorsque l'homme apparut dans son champ de vision, il n'était guère plus qu'une tache indistincte à l'horizon, tout au bout de l'allée. Laurel par la suite ne s'expliqua jamais vraiment ce qui lui avait fait lever les yeux à ce moment précis. Elle le regarda se diriger vers l'arrière de la ferme et, l'espace d'un effroyable instant, crut

reconnaître Billy, en avance sur l'heure de leur rendez-vous. Puis la silhouette se fit plus nette et elle vit, à son accoutrement, qu'elle s'était trompée – ce n'était pas Billy, ce pantalon sombre, ces manches de chemise, ce chapeau noir à la forme désuète.

Le soulagement ne tarda pas à faire place à la curiosité. Les visites étaient rares à la ferme Nicolson – et ceux qui venaient étaient en général motorisés. Cependant, tandis qu'elle observait l'homme marcher vers la ferme, Laurel oublia sa bouderie et, jouissant du luxe précieux de sa position, s'abandonna aux douceurs de l'espionnage.

Les coudes sur l'appui de la petite fenêtre, elle posa le menton sur ses mains jointes. Le nouveau venu n'avait pas trop vilaine apparence, pour un homme de son âge ; il y avait dans son attitude quelque chose qui trahissait une certaine assurance. Cet homme-là n'avait pas besoin de se hâter. Elle était certaine de ne pas le connaître : ce n'était pas un des villageois amis de son père, ni un des ouvriers agricoles. Un voyageur égaré cherchant son chemin ? C'était peu probable, étant donné la situation de la ferme, tout au bout du chemin. Ou alors, un Gitan, un vagabond ? L'un de ces individus qui passaient de temps à autre, les poches et le ventre vides, bien contents de travailler quelques jours à la ferme. Ou bien – et cette horrible hypothèse la fit frémir d'excitation – ce sinistre personnage dont le journal local avait parlé et que les adultes mentionnaient d'une voix tremblante, celui qui avait surpris des promeneurs et effrayé de pauvres femmes qui allaient seules le long de la rivière, à l'endroit où la berge était abritée des regards...

Laurel y pensa un bref instant, histoire de se donner la chair de poule, puis étouffa un bâillement. Non, l'homme n'avait rien d'un démon. Il tenait une mallette en cuir. Un représentant venu vendre à Mme Nicolson la dernière encyclopédie du moment, indispensable bien sûr.

Laurel quitta son poste d'observation.

Quelques minutes passèrent, deux ou trois peut-être. Puis, au pied de l'arbre, résonna le grondement de Barnaby. Laurel se précipita à la fenêtre et glissa un œil au-dehors. L'épagneul était en arrêt au beau milieu du sentier de briques, face à l'allée, le regard braqué sur l'homme qui, tout proche maintenant, avait posé la main sur le petit portail qui menait au jardin.

— Chut, Barnaby ! s'exclama Mme Nicolson de l'intérieur de la maison. Un peu de patience, j'arrive.

Elle apparut sur le seuil, se détachant sur la pénombre de la façade. Elle s'arrêta un instant, murmura quelque chose à l'oreille du bébé avant d'embrasser sa joue ronde. Le bébé riait aux éclats.

Derrière la maison, tout près du poulailler, le portail grinça. Les gonds avaient besoin d'être huilés. De nouveau, le chien gronda et le poil se dressa sur son échine.

— Ah, ça suffit, Barnaby, dit maman. Qu'est-ce qui te prend ?

L'homme surgit au coin de la maison. Maman lança un regard vers lui. Son sourire disparut aussitôt.

— Bonjour, dit l'inconnu en se passant un mouchoir sur le front. Quel temps magnifique !

Le visage du bébé se fendit d'un sourire ravi à la vue du visiteur. Il lui tendit ses mains potelées, ouvrant et fermant les poings, tout excité, en signe de salut. C'était une invitation qu'il était impossible de refuser. L'homme fourra son mouchoir dans sa poche et fit un pas en avant, la main levée, comme pour bénir le petit bonhomme.

La réaction de Mme Nicolson fut d'une surprenante vivacité. Elle détacha le bébé de sa hanche et le posa non sans rudesse sur le sol recouvert de gravier. Le choc s'avéra trop fort pour lui, qui n'avait connu qu'amour et douceur jusque-là. Il se mit à pleurer.

Le cœur de Laurel se serra. Mais elle était pétrifiée, incapable de se mouvoir. Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête : il y avait sur le visage de sa mère une expression qu'elle n'y avait jamais vue. La peur, oui, c'était bien ça. Maman avait peur.

L'effet fut instantané sur Laurel. Des certitudes qu'elle avait crues inébranlables se réduisirent en cendres, s'éparpillèrent au vent, furent remplacées par une glaciale angoisse.

— Bonjour... Dorothy, dit l'homme. Ça faisait longtemps.

L'inconnu connaissait le prénom de maman. Ce n'était pas un étranger.

Il ouvrit de nouveau la bouche, parla trop bas pour que Laurel puisse l'entendre. Sa mère hocha légèrement la tête, puis se pencha sur le côté. Son visage se tourna vers le soleil et elle ferma les yeux, une seule seconde.

La suite se déroula en un éclair.

Un éclair argentin et liquide que Laurel n'oublierait pas. Le soleil se fondit dans la lame d'acier, en un moment d'une brève et intense beauté.

Le couteau s'abattit – le couteau d'anniversaire – droit dans la poitrine de l'homme. Le temps se ralentit puis reprit sa course folle. L'homme cria et son visage se convulsa de surprise, de douleur et d'épouvante ; Laurel, les yeux écarquillés, vit ses mains effleurer le manche d'os du couteau, puis le sang sur sa chemise ; elle vit l'homme s'effondrer à terre et la brise tiède faire rouler son chapeau dans la poussière.

Barnaby aboyait furieusement, le bébé gémissait, assis sur le gravier, les joues rouges et luisantes, terrifié. Ces sons bientôt se brouillèrent, ne parvinrent plus à Laurel qu'à travers le galop effréné et liquide du sang dans ses veines, le halètement rauque de sa propre respiration.

Le nœud rouge du couteau s'était défait ; le ruban traînait sur les pierres qui bordaient le massif de fleurs. Les paupières de Laurel s'emplirent d'une myriade d'étoiles scintillantes. Et tout vira au noir.

2

Suffolk, 2011

Il pleuvait sur le Suffolk. Dans ses souvenirs d'enfance, ce n'était jamais le cas. L'hôpital était à l'autre bout de la ville ; la voiture remonta lentement la Grande Rue parsemée de flaques avant de s'engager dans l'allée et de s'arrêter devant le perron de l'établissement. Laurel sortit son poudrier, l'ouvrit, se regarda dans le petit miroir, le doigt pressé sur sa joue gauche. D'un œil calme, elle considéra ses pattes-d'oie, soudain serrées les unes contre les autres. Elle souleva l'index et sa pommette se détendit. Elle en fit autant avec la joue droite. Les gens adoraient ses rides. C'était ce que son agent disait ; c'était ce que répétaient les directeurs de casting, lyriques, et les maquilleurs aux accents cajoleurs, armés de leurs pinceaux et de leur fabuleuse jeunesse. Un magazine en ligne avait organisé un sondage auprès de ses lecteurs quelques mois plus tôt, pour élire « la personnalité préférée des Britanniques ». Laurel était arrivée en deuxième position. Avec ce commentaire : ses rides rassuraient les gens.

Ils pouvaient toujours penser ce qu'ils voulaient, les gens. En ce qui la concernait, ces rides lui donnaient l'impression d'être vieille.

Et d'ailleurs, elle l'était, songea-t-elle en refermant le poudrier d'un coup sec. Et pas à la manière de la Mrs Robinson du *Lauréat*, dont elle avait joué le rôle vingt-cinq ans plus tôt au National. Que s'était-il passé ? Quelqu'un avait dû faire accélérer les rouages de cette fichue horloge alors qu'elle avait le dos tourné. Elle ne voyait pas d'autre explication.

Le chauffeur ouvrit la porte et déploya un grand parapluie noir, sous la protection duquel elle sortit du véhicule.

— Merci, Mark, lui dit-elle lorsqu'ils furent sous la marquise. Vous savez où venir me chercher vendredi ?

Il posa le petit sac de voyage de Laurel sur le perron et secoua le parapluie.

— Une ferme, de l'autre côté de la ville, une petite route de campagne, et tout au bout une allée. Deux heures, c'est bien cela ?

Elle acquiesça. Avec un hochement de tête, il repartit en courant sous la pluie, s'engouffra dans l'auto côté conducteur. Puis il démarra et elle suivit la voiture des yeux, regrettant soudain avec un serrement de cœur la tiédeur et le plaisant ennui d'un long trajet sur une autoroute battue par la pluie, sans but particulier. Être en chemin pour quelque part – n'importe où, à vrai dire, sauf l'endroit où elle se trouvait maintenant.

Laurel regarda les portes de haut en bas sans s'en approcher. Elle sortit son paquet de cigarettes et en alluma une dont elle inspira la fumée avec un contentement sans doute guère compatible avec sa dignité. Elle avait passé une nuit effroyable, rêvant par intermittence de sa mère, de cet endroit, de ses sœurs enfants, et de Gerry

petit garçon. Un gamin sérieux, haut comme trois pommes, qui brandissait un jouet de sa confection – un vaisseau spatial en fer-blanc. Un jour, lui disait-il, il inventerait une machine à remonter le temps, pour pouvoir revenir dans le passé et réparer les choses. Quelles choses ? avait-elle demandé dans le rêve. Celles qui avaient mal tourné, bien sûr, répondait-il. Pourquoi ne pas l'accompagner, dans ce cas ?

Ce n'était pas l'envie qui manquait à Laurel.

Les doubles portes s'ouvrirent avec un chuintement et deux infirmières surgirent sur le perron. L'une d'elles lança un regard à Laurel – la reconnut, écarquilla les yeux. Laurel hocha la tête en guise de vague salut et lâcha son mégot tandis que la femme, tête penchée, murmurait quelque chose à sa collègue.

Rose était installée au bout d'une rangée de chaises dans la salle d'attente ; l'espace d'un instant, Laurel la considéra comme l'aurait fait une parfaite étrangère. Rose était emmitouflée dans un châle de laine violette que fermait sur le devant un nœud rose ; ses mèches folles, à présent argentées, étaient rassemblées en une tresse lâche qui lui pendait sur l'épaule. Le cœur de Laurel se serra à lui faire mal lorsqu'elle se rendit compte que Rose avait utilisé le fermoir d'un sachet de pain de mie en guise d'élastique.

— Rosie, s'exclama-t-elle, dissimulant son émotion sous un entrain factice, cela fait des siècles, non ? Toi et moi, nous sommes comme des navires dans la nuit.

Elles s'étreignirent et Laurel reconnut en frémissant l'odeur de lavande, familière, certes, mais

pas vraiment en ces lieux. Ce n'était pas à sa petite sœur qu'elle appartenait : plutôt aux après-midi d'été passés dans le salon de la pension de famille de mamie Nicolson, les Flots bleus.

— Je suis tellement contente de te voir, dit Rose en serrant les mains de Laurel.

Puis elle l'entraîna vers le couloir.

— Je ne pouvais pas ne pas être là.

— Bien sûr.

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, à cause de cette interview.

— Je sais.

— Et je ne peux pas rester trop longtemps, à cause des répétitions. On commence le tournage dans quinze jours.

— Je sais.

Les doigts de Rose se refermèrent sur la main de sa sœur, comme pour ajouter du poids à ses mots.

— Maman sera ravie que tu aies pu te libérer. Elle est si fière de toi, Lol. Et elle n'est pas la seule.

Les compliments familiaux avaient quelque chose de déstabilisant ; Laurel préféra les ignorer.

— Et les autres ?

— Ils ne sont pas encore arrivés. Iris est coincée dans un bouchon et Daphne atterrit cet après-midi. Elle filera directement à la maison, de l'aéroport. Elle nous appellera en chemin.

— Et Gerry ? À quelle heure nous rejoint-il ?

C'était une plaisanterie à laquelle Rose elle-même – dans la famille Nicolson, c'était la bonne âme, la seule qui ne se livrât pas systématiquement à la moquerie – ne put que réagir par un gloussement. Leur frère élaborait des calendriers

en millions d'années-lumière pour localiser des galaxies distantes, mais quand il s'agissait d'un simple horaire de train, il perdait ses moyens.

Elles se retrouvèrent bientôt devant la porte où s'affichait le nom de Dorothy Nicolson. Rose tendit la main vers la poignée, sans finir son geste.

— J'aime mieux te prévenir, Lol. Depuis ta dernière visite, l'état de maman n'a fait qu'empirer. C'est tout le temps en dents de scie. Parfois, ça va, et la minute d'après...

Les lèvres de Rose tremblèrent et sa main se referma sur son sautoir.

— Il lui arrive d'avoir l'esprit confus, poursuivit-elle d'une voix plus basse. Ou bouleversé. Elle parle du passé, dit des choses que je ne comprends pas toujours. D'après les infirmières, ça n'a pas de signification réelle, cela arrive souvent lorsque les gens... atteignent cette phase de la maladie. Elles lui donnent des comprimés qui la calment, bien sûr, mais qui la font dormir. Ne t'attends à rien de bien fameux aujourd'hui.

Laurel hocha la tête. Lorsqu'elle avait appelé le médecin, la semaine précédente, le son de cloche avait été le même. Le praticien avait déroulé une ennuyeuse litanie d'euphémismes : *la fin d'une belle course, le moment de déposer les armes, l'heure du grand sommeil...* Le tout sur un ton suave que Laurel n'avait pas supporté.

« Docteur, voulez-vous dire par là que ma mère est en train de mourir ? » avait-elle proféré d'une voix majestueuse, pour le seul plaisir d'entendre le docteur bredouiller.

Revanche de courte durée s'il en est, car la réponse était tombée juste après.

« Oui. »

Le plus traître des mots.

Rose ouvrit la porte.

— Maman, regarde qui est là !

Et Laurel se rendit compte qu'elle retenait sa respiration.

Il y avait eu une période dans l'enfance de Laurel que la peur avait dominée. Elle avait peur du noir, des zombies, des individus bizarres contre lesquels mamie Nicolson l'avait mise en garde – cachés dans les coins, prêts à bondir avec leur sale odeur de tabac et de sueur sur les petites filles auxquelles ils faisaient des choses dont on ne pouvait pas parler. (Quelles sortes de choses ? – Impossible d'en parler, vraiment. Mais l'absence de détail n'en rendait la menace que plus inquiétante.) Mamie s'exprimait avec tant de conviction que Laurel ne pouvait douter que le sort dans toute sa cruauté ne tarderait pas à la rattraper.

Parfois, ses peurs les plus tenaces faisaient cause commune. Alors, elle se réveillait, hurlant en pleine nuit ; le zombie caché dans l'armoire ténébreuse la regardait par le trou de la serrure, attendant le bon moment pour passer à l'attaque.

« Chut, ma petite poule, la consolait sa mère. Ce n'est qu'un mauvais rêve. Il faut que tu apprennes à faire la distinction entre la vérité et la fiction. Ce n'est pas facile – il m'a fallu un temps fou pour y arriver. Oui, bien trop longtemps, quand j'y pense. »

Puis elle se couchait près de Laurel et murmurait :

« Veux-tu que je te raconte l'histoire d'une petite fille qui s'est enfuie de chez elle pour aller travailler dans un cirque ? »

Comment croire que cette femme dont la colossale présence faisait rendre les armes aux terreurs nocturnes puisse être devenue cette pauvre créature exsangue, clouée sur un lit d'hôpital ? Laurel s'était crue prête à affronter la réalité. Le deuil ne l'avait pas épargnée ; elle avait perdu des amis ; elle savait à quoi ressemble la mort quand elle approche – n'avait-elle pas reçu son Bafta pour le rôle d'une cancéreuse en phase terminale ? Mais ce n'était pas la même chose. Cette fois-ci, c'était maman. Elle n'avait qu'une envie, tourner les talons, fuir.

Rose, près de l'étagère, lui adressa un signe d'encouragement de la tête et Laurel se drapa aussitôt dans le rôle de la fille dévouée qui rend visite à sa mère. Elle se précipita à son chevet, s'empara de la main décharnée.

— Bonjour, toi ! s'exclama-t-elle. Bonjour, ma chérie.

Dorothy cligna des paupières, puis referma les yeux. Tandis que Laurel déposait sur chacune des deux joues, aussi fragiles que du papier de soie, un léger baiser, la poitrine de la malade continuait de se soulever et de s'abaisser doucement en rythme : inspiration, expiration. Inspiration, expiration.

— Je t'ai apporté quelque chose. Je ne pouvais pas attendre jusqu'à demain.

Laurel posa ses affaires, tira de son sac à main un petit paquet. Elle observa, par pure convention, un instant de silence, puis défit l'emballage.

— Une brosse, maman, dit-elle en faisant tourner le bibelot d'argent dans sa main. Ses poils sont d'une douceur absolue. Du sanglier, je crois. Je l'ai trouvée à Knightsbridge, chez un antiquaire. Et je l'ai fait graver à tes initiales, regarde, juste là. Veux-tu que je te coiffe, maman ?

Elle n'attendait pas de réponse – et, de fait, aucune ne vint. D'un geste léger, Laurel passa la brosse sur les mèches blanches et fines qui formaient une couronne sur l'oreiller, nimbant le visage de sa mère. Ces cheveux autrefois si épais, si sombres, avaient perdu jusqu'à leur substance.

— Voilà, dit-elle en posant la brosse sur l'étagère, de telle manière que la lumière joue sur la courbe du D. Voilà, ma chérie.

Rose dut estimer que sa sœur s'en sortait bien, car elle lui tendit l'album qu'elle avait pris sur l'étagère et lui signifia, d'un geste, qu'elle allait leur préparer du thé dans la salle d'attente.

Il y avait des rôles dans la famille Nicolson. Rose s'y conformait à présent tout comme Laurel avant elle. Laurel s'installa dans le fauteuil vert, au chevet de sa mère, et ouvrit le vieil album non sans précaution. La première photographie était en noir et blanc, sa surface envahie par une collection de taches. Sous ces rousseurs du temps, une jeune femme aux cheveux couverts d'un foulard était figée dans un moment d'interruption. Levant les yeux de la tâche qu'elle était en train d'accomplir, elle levait la main, comme pour éloigner le photographe. Un sourire flottait sur ses lèvres, aussi amusé qu'irrité, et sa bouche entrouverte prononçait des mots à jamais oubliés. Une plaisanterie, aimait à penser Laurel, une remarque spirituelle destinée à celui

qui tenait l'appareil photo. Sans doute l'un des pensionnaires de mamie Nicolson : un voyageur de commerce, un vacancier solitaire, un fonctionnaire bien tranquille aux souliers vernis, qui avait passé la guerre derrière un bureau dans un emploi protégé. Dans le dos de la jeune femme, la mer apaisée formait une ligne mince, qui n'apparaissait qu'à ceux qui la savaient là.

Laurel tendit l'album au-dessus du corps inerte de sa mère.

— Regarde, maman, c'est toi, ici, chez mamie Nicolson, dans sa pension de famille. La guerre touche à sa fin, on est en 1944. Son fils, que tu ne connais pas encore, n'est pas rentré du front, mais cela ne va pas tarder. Dans moins d'un mois, mamie va t'envoyer en ville faire les courses avec les cartes de rationnement et, à ton retour, il y aura un soldat attablé dans la cuisine. Tu ne l'as jamais vu, mais tu le reconnaîtras. Son portrait trône sur la cheminée. Son visage a vieilli, il est plus triste, mais il porte le même uniforme kaki ; il te sourira et tu comprendras immédiatement que c'était l'homme que tu attendais.

Laurel tourna la page, pressant le pouce sur le coin en plastique du film de protection, que le temps avait jauni et rendu friable.

— Tu vois, la robe que tu portais à ton mariage, c'est toi qui l'avais faite, dans une paire de rideaux en dentelle qui ornait une des chambres de l'étage, celle qui était réservée aux invités. Mamie Nicolson a bien voulu consentir à ce sacrifice. Bien joué, chère maman. Elle n'a pas dû être facile à convaincre. Elle était drôlement attachée aux bibelots de sa maison, mamie. La nuit précédant ton mariage, la tempête avait soufflé. Tu

t'inquiétais : pourvu qu'il ne pleuve pas le jour des noces. Finalement, il a fait beau. Quand le soleil s'est levé, le vent a chassé les nuages. Un heureux présage, t'a-t-on dit. Et pourtant, tu n'as pas voulu prendre de risque : M. Hatch, le ramoneur, est resté debout au bas du perron, parce que ça porte chance. Il n'était que trop heureux de rendre service. Avec ce que papa l'a payé, il a pu acheter des chaussures neuves à son aîné.

Depuis quelques mois déjà, Laurel n'était plus certaine des capacités d'écoute de sa mère, même si la plus aimable des deux infirmières avait tenté de la rassurer sur ce point. De ce fait, Laurel se permettait quelques libertés avec la réalité. Rien d'excessif, non, mais lorsque son imagination l'écartait des sentiers battus de l'action principale, elle se laissait parfois emporter. Ce qui ne plaisait guère à Iris. L'histoire de leur mère, déclarait-elle, avait de l'importance à ses yeux ; Laurel n'avait pas le droit de l'enjoliver. Le docteur, auquel cette transgression avait été rapportée, s'était contenté de hausser les épaules. Ce qui comptait, disait-il, c'était le fait de parler à Dorothy, bien plus que la véracité des propos tenus.

« Et vous êtes sans doute la dernière personne, mademoiselle Nicolson, à qui l'on puisse demander de s'en tenir à la stricte vérité. »

Bien qu'il eût pris sa défense, Laurel n'avait guère apprécié la confusion implicite des genres. Elle avait songé un moment à lui rappeler la différence entre le travail d'un acteur et l'usage du mensonge dans la vraie vie. Oui, pourquoi ne pas dire à cet impertinent aux cheveux trop noirs et aux dents trop blanches que, dans ces deux cas, la vérité comptait. Mais elle avait mieux à

faire que discuter de philosophie avec un individu dont la poche de poitrine s'ornait d'un stylo en forme de club de golf.

À la page suivante de l'album, elle retrouva, comme toujours à ce stade de l'histoire, les quelques photos consacrées à sa toute première enfance. Elle se raconta en quelques phrases brèves – le bébé Laurel dans son berceau, sous un ciel décoré d'étoiles et de fées ; puis plissant les yeux d'un air sévère dans les bras de sa mère ; un peu plus grande, trottant, potelée, dans les trous d'eau, sur la plage. Elle tourna la page, libérant le brouhaha et les rires de ses sœurs. Là, la récitation laissait place à la mémoire. N'était-ce qu'une coïncidence si ses premiers souvenirs étaient si étroitement liés à leur arrivée ? Ses sœurs traversant la rivière sur des pierres, faisant des galipettes dans l'herbe, des signes à la fenêtre de la cabane dans l'arbre, ou bien encore alignées en rang d'oignons devant Greenacres – leur maison –, les cheveux bien peignés, bien retenus, les chaussures cirées et les bas reprisés, en vue de quelque sortie oubliée.

Les cauchemars de Laurel avaient cessé sitôt ses sœurs nées. Ou plutôt, ils avaient changé. Finies, les apparitions de zombies, de monstres ou d'individus étranges cachés dans l'armoire. Elle s'était mise à rêver de raz-de-marée, de fins du monde, de guerres durant lesquelles ses petites sœurs étaient confiées à sa seule garde. Parmi les conseils que sa mère avait coutume de lui prodiguer, c'était de celui-ci qu'elle se souvenait le plus clairement : *Prends soin de tes sœurs. Tu es l'aînée, ne les abandonne pas.* Il n'était jamais venu à l'esprit de Laurel, alors, que ces paroles

avaient été dictées à sa mère par l'expérience, que l'avertissement était nourri par le chagrin d'avoir perdu un petit frère durant la Seconde Guerre mondiale. Le garçonnet avait été tué par une bombe. Quand on était enfant, souvent, on ne voyait guère plus loin que son petit monde, surtout lorsqu'on était heureux. Et les jeunes filles Nicolson avaient eu plus que leur part de bonheur.

— Ah, là, nous sommes à Pâques. Voici Daphne dans la chaise haute... Ce qui fait que nous devons être en 1956. Oui, c'est cela. Rose a le bras plâtré – le gauche, cette fois. Iris fait l'andouille avec ses grimaces en arrière-plan, mais ça ne va pas durer bien longtemps. Tu te souviens ? C'est l'après-midi où elle a pillé le réfrigérateur et sucé toutes les pinces de crabe que papa avait rapportées de sa pêche de la veille.

Cette fois-là, Laurel avait vu son père se mettre vraiment en colère. Juste après sa sieste, il était allé d'un pas un peu vacillant à la cuisine, rouge d'avoir pris le soleil, et se disant qu'un peu de chair de crabe lui ferait du bien : tout ce qu'il avait trouvé dans le frigo, c'étaient quelques carapaces vides. Elle revoyait encore Iris recroquevillée derrière le canapé – c'était le seul endroit où la petite pensait pouvoir échapper à la menace, fictive certes, mais non moins effrayante, d'une fessée paternelle – et refusant d'en sortir. Puis suppliant qui voulait bien l'écouter – oh, par pitié ! – de lui passer sous le canapé son exemplaire de *Fifi Brindacier*. À ce souvenir, une bouffée de tendresse envahit Laurel. Iris était si drôle, quand elle n'était pas occupée – que le diable l'emporte – à boudier.

Un bout de papier se détacha des dernières pages de l'album et tomba par terre ; Laurel le ramassa. C'était une vieille photo en noir et blanc qu'elle n'avait jamais vue, représentant deux jeunes femmes qui se tenaient par le bras. Elles souriaient largement, debout toutes deux dans une pièce pavoisée de fanions ; le soleil entraînait à flots d'une fenêtre invisible. Laurel retourna le cliché et n'y trouva qu'une annotation. La date : mai 1941. Tiens, curieux. Laurel connaissait l'album de famille aussi bien que sa poche ; d'où venait cette photo ?

La porte s'ouvrit sur Rose, avec dans les mains deux tasses dépareillées qui cliquetaient sur leurs soucoupes.

Laurel lui montra le cliché.

— Tu la connaissais, Rosie ?

Rose posa une des tasses sur la table de chevet, considéra la photo en plissant les yeux et sourit.

— Ah, mais oui. Je l'ai trouvée il y a quelques mois, à Greenacres. J'espérais que tu pourrais lui trouver une petite place dans l'album. Elle est adorable, maman, non ? C'est tellement émouvant de découvrir quelque chose de nouveau, surtout en ce moment.

Laurel examina la photo. Les jeunes femmes et leurs cheveux arrangés en rouleaux de victoire, l'ourlet des jupes au genou. Une cigarette pendait aux doigts de l'une d'elles. Oui, c'était bien leur mère. Mais maquillée différemment. Leur mère – et quelqu'un d'autre en même temps.

— Ça me fait drôle, dit Rose, je ne l'avais jamais vue sous cet angle.

— Quel angle ?

— Eh bien, celui d'une jeune femme qui s'amuse avec l'une de ses amies.

— Ah bon, vraiment ?

Mais bien sûr, Laurel n'y avait pas davantage pensé. Pour elle comme pour ses trois sœurs et son frère, leur mère était venue au monde le jour où elle avait répondu à l'annonce de mamie, qui, à cette époque, cherchait une bonne à tout faire pour la pension de famille. De ce qu'elle avait vécu auparavant, elles n'avaient qu'un historique réduit à l'essentiel : Dorothy était née à Coventry, où elle avait grandi ; elle était partie à Londres juste avant le début de la guerre et les siens avaient péri dans les bombardements. Laurel savait que ce deuil terrible avait laissé une marque indélébile sur Dorothy. Mère protectrice, elle profitait de la moindre occasion pour rappeler l'importance primordiale de la famille. Cela avait été le leitmotiv de leur enfance. Un jour – c'était à un moment où Laurel traversait une période particulièrement douloureuse de l'adolescence –, sa mère l'avait prise par les mains et lui avait parlé avec une sévérité inhabituelle.

« Ne sois pas comme moi, Laurel. N'attends pas qu'il soit trop tard pour comprendre ce qui est vraiment important dans l'existence. Il y a des jours où la famille peut te rendre folle, c'est certain ; mais elle compte plus pour toi que tu ne pourras jamais l'imaginer. »

Cependant Dorothy n'avait divulgué aucun détail sur la vie qui avait été la sienne avant son mariage avec Stephen Nicolson, et ses enfants n'avaient pas eu l'idée de la questionner. À cela, se dit Laurel avec un léger sentiment de malaise, rien de bien extraordinaire. Les enfants ne

demandent pas à leurs parents d'avoir un passé ; parfois même, ils trouvent vaguement irréaliste et presque embarrassante cette prétention qu'ont leurs père et mère à une existence antérieure au mariage. Cependant, alors qu'elle contemplait la jeune inconnue des années de guerre, Laurel ressentit intensément ce vide d'informations.

Au début de sa carrière, Laurel avait travaillé avec un réalisateur connu qui, un jour, avait plongé le nez dans son scénario, avant d'expliquer à Laurel qu'elle n'avait pas un physique de jeune première. Un verdict blessant, qui l'avait fait gémir et protester ; après quoi, elle avait passé des heures à s'observer à la dérobée dans la glace, pour finir par se couper les cheveux, qu'elle avait fort longs, dans un accès de bravoure alcoolisée. Cela s'était avéré un tournant dans sa carrière. Laurel était une actrice de composition. Le réalisateur lui attribua le rôle de la sœur du premier rôle féminin et elle récolta ses premiers éloges. On admirait sa capacité à construire ses personnages de l'intérieur, à plonger, jusqu'à disparaître, dans la peau d'une autre personne. Ce n'était pas un truc. Elle prenait simplement la peine de percer les secrets desdits personnages. C'est là que se trouvait la vérité d'un individu, dissimulée dans sa part d'ombre. Et Laurel avait, en matière de secrets, une certaine expérience.

— Te rends-tu compte que c'est la photo la plus ancienne que nous ayons d'elle ? dit Rose, assise sur l'accoudoir du fauteuil de Laurel.

Elle récupéra le cliché, son parfum de lavande plus insistant que jamais.

— La plus ancienne, vraiment ?

Laurel tendit la main vers son paquet de cigarettes, puis se souvint qu'elle était dans un hôpital. Elle se contenta d'une gorgée de thé.

— Oui, ce doit être le cas.

Il y avait tant de zones d'ombre dans le passé de sa mère. Pourquoi ne s'en était-elle pas formalisée jusqu'ici ? Elle regarda de nouveau la photo. À présent, les deux jeunes femmes semblaient se moquer de son ignorance.

— Et tu l'as trouvée où, tu disais ? demandait-elle d'une voix qu'elle voulait désinvolte.

— Dans un livre.

— Un livre ?

— Oui, une pièce de théâtre, d'ailleurs. *Peter Pan*.

— Maman était dans une pièce de théâtre ?

Leur mère avait toujours excellé dans les jeux où il fallait se déguiser ou se mettre dans la peau de quelqu'un, mais Laurel n'avait aucun souvenir de l'avoir jamais vue jouer dans une vraie pièce.

— Non, je ne suis pas sûre. Le livre était un cadeau. Il y avait une dédicace sur la page de garde – tu sais, comme elle aimait bien que nous fassions quand nous étions gosses.

— Et que disait-elle, cette dédicace ?

— « Pour Dorothy... »

Rose croisa les doigts, les tordit tout en fouillant sa mémoire.

— « ... La véritable amitié est une lumière dans les ténèbres. Vivien. »

Vivien. Le prénom eut un curieux effet sur Laurel. Comme une sensation de chaleur intense, puis de froid ; et le sang lui battait aux tempes. Des images lui traversèrent l'esprit à la vitesse de l'éclair, vertigineuses – une lame scintillante, le

visage terrifié de sa mère, un ruban rouge défait. Des souvenirs anciens, des souvenirs hideux, que le nom de l'inconnue avait d'une certaine façon libérés.

— Vivien, répéta-t-elle en écho d'une voix plus sonore qu'elle ne l'aurait souhaité. Qui est-ce, Vivien ?

Rose leva les yeux, surprise, mais ce qu'elle répondit fut noyé par l'arrivée en fanfare d'Iris, qui venait de passer la porte, brandissant son ticket de parking. Personne, donc, ne remarqua la façon dont Dorothy, quelques secondes plus tôt, avait réagi à la mention de ce nom – Vivien. Le bref halètement, l'expression d'angoisse qui s'imprima un instant sur ses traits. Lorsque les trois sœurs Nicolson se furent rassemblées au chevet de leur mère, il leur sembla qu'elle dormait d'un sommeil apaisé. Rien sur son visage ne pouvait leur donner à penser qu'elle avait quitté en esprit l'hôpital, son corps épuisé et ses filles désormais adultes, pour remonter le temps jusqu'aux ténèbres d'une nuit de 1941.

3

Londres, mai 1941

Dorothy Smitham dévala l'escalier, lançant un « Bonsoir » à Mme White tout en finissant, avec force contorsions, d'enfiler son manteau. Sur son passage, la logeuse cligna des paupières derrière ses verres épais, fort désireuse de poursuivre son éternel catalogue des petits défauts du voisinage, mais Dolly ne s'arrêta pas. Elle ralentit quelque peu l'allure devant le miroir de l'entrée, dans le seul but de jeter un coup d'œil à son reflet et de se pincer les joues pour y faire venir un peu de couleur. Le spectacle ne lui déplut pas trop ; elle ouvrit la porte d'entrée et s'enfonça dans les ténèbres du black-out. Elle était pressée ; pas de temps à perdre, ce soir-là, avec le superviseur. Jimmy était sans doute déjà au restaurant et elle ne voulait pas le faire attendre. Ils avaient tant de choses à se dire : qu'emporter, que faire quand ils seraient là-bas – une fois qu'ils se seraient décidés...

Un sourire résolu aux lèvres, Dolly plongea la main dans la poche de son manteau et, du bout des doigts, caressa la figurine de bois sculpté. Elle l'avait repérée quelques jours auparavant dans la vitrine du prêteur sur gages ; une simple

babiole, bien sûr, mais qui l'avait fait penser à Jimmy. Et en ces temps où Londres autour d'eux se réduisait en cendres, il était plus important que jamais de faire comprendre aux êtres qui vous étaient chers à quel point ils comptaient pour vous. Dolly brûlait de lui faire ce cadeau – oh, l'expression de son visage lorsqu'il le verrait, la façon dont il lui sourirait, dont il lui tendrait la main, dont il lui dirait combien il l'aimait. Ce n'était pas grand-chose que ce petit Polichinelle en bois, mais il était parfait dans son genre. Et Jimmy depuis toujours adorait le bord de mer. Tout comme elle.

— Excusez-moi ?

La voix, féminine, avait résonné sans avertissement.

— Oui ?

Dolly n'avait pu s'empêcher de marquer sa surprise. L'inconnue avait dû la repérer au moment où la porte s'était ouverte, illuminant le trottoir un bref instant.

— S'il vous plaît, pourriez-vous m'aider ? Je cherche le numéro 24.

Malgré le black-out qui la rendait invisible, Dolly, par automatisme, désigna l'immeuble derrière elle.

— Vous avez de la chance : c'est juste ici. Tout est pris en ce moment, mais ça ne devrait pas durer.

Oui, il y aurait bientôt une chambre à louer au 24 – la sienne, en l'occurrence, si l'on pouvait appeler cela une chambre. Elle porta une cigarette à ses lèvres et gratta une allumette.

— Dolly ?

Dorothy sursauta ; les yeux plissés, elle s'efforça de percer les ténèbres. Puis elle sentit un mouvement, une agitation : la femme se précipitait vers elle.

— Mon Dieu, Dolly, c'est toi ! s'écria-t-elle, à présent toute proche. C'est...

— Vivien ?

Dorothy venait de reconnaître sa voix, même si, ce soir-là, elle lui sembla subtilement changée.

— J'ai eu peur de te rater, d'arriver trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

La voix de Dolly trembla.

— Que se passe-t-il ?

— Rien...

Vivien émit un curieux rire métallique et grinçant, à vous pétrifier. Dolly eut la chair de poule.

— Ou plutôt tout.

— Tu as bu ?

Jamais Dolly n'avait vu Vivien se conduire aussi bizarrement : qu'étaient devenus son vernis d'élégance, sa parfaite maîtrise ?

Vivien ne répondit pas – pas directement, du moins. Le chat du voisin se laissa tomber d'un mur proche et atterrit avec un bruit sourd sur le clapier de Mme White. Vivien fit un bond.

— Il faut qu'on se parle, chuchota-t-elle. Tout de suite.

Dolly tira de toutes ses forces sur sa cigarette, pour gagner du temps. Un autre jour, elle aurait adoré s'asseoir un instant avec Vivien. Mais pas ce soir-là. Elle n'avait qu'une hâte : filer.

— Je ne peux pas, dit-elle. J'allais...

— Dolly, je t'en prie.

Dolly enfonça la main dans la poche, fit tourner le petit Polichinelle entre ses doigts. Jimmy

devait se demander ce qu'elle faisait, guettant la porte du restaurant et espérant la voir apparaître à chaque instant. Elle ne supportait pas l'idée qu'il puisse attendre, surtout en ce moment. Mais avec Vivien si grave soudain, si inquiète, suppliant et répétant à quel point il était important qu'elles se parlent... Dolly soupira, capitulant à contrecœur. Elle ne pouvait pas abandonner Vivien dans ce triste état.

Jimmy comprendrait, se dit-elle. Lui aussi s'était, d'une curieuse façon, entiché de Vivien. Elle prit donc une décision qui devait se révéler lourde de conséquences pour tous les trois.

— Bon, d'accord, dit-elle en écrasant sa cigarette, avant de glisser son bras sous celui si mince de Vivien. Allons chez moi.

Tandis qu'elles montaient l'escalier, l'idée soudain lui traversa l'esprit que Vivien était venue s'excuser. Difficile de trouver une autre explication à l'agitation de son amie, à la perte soudaine de son calme coutumier. Pourtant, Vivien, de par sa fortune, de par sa classe sociale, n'était guère encline à la contrition. L'hypothèse troubla Dolly. Vivien n'avait pas besoin de demander pardon – pour Dolly, cette malheureuse péripétie appartenait au passé. Il aurait mieux valu ne plus jamais aborder le sujet.

Lorsqu'elles furent parvenues au bout du couloir, Dolly tourna la clef dans la serrure de sa porte. Elle pressa l'interrupteur, et l'ampoule nue s'alluma d'un éclat sourd, révélant le lit étroit, la petite armoire et le lavabo fêlé dont le robinet fuyait. Voyant sa chambre soudain par les yeux de Vivien, Dolly fut brièvement saisie par la

honte. Comme l'endroit devait lui paraître fruste, comparé au confort auquel elle était habituée, dans cette magnifique demeure de Campden Grove avec ses lustres de verre et ses peaux de zèbre sur le canapé.

Dolly ôta prestement son vieux manteau et se retourna pour le suspendre derrière la porte.

— Désolée, il fait trop chaud ici, dit-elle d'un ton qu'elle voulait désinvolte. Pas de fenêtre, tu m'excuseras. C'est plus facile pour le black-out, mais ce n'est pas l'idéal pour l'aération.

Cette plaisanterie destinée à égayer l'atmosphère tomba à plat. En outre, elle réalisa que Vivien, derrière elle, devait chercher un siège — oh, zut...

— Et je n'ai pas de chaise non plus.

Cela faisait des semaines qu'elle voulait en acheter une. Mais en ces temps difficiles, et étant donné la décision qu'ils avaient prise, Jimmy et elle, de se montrer aussi économes que possible, elle avait préféré s'en passer.

Elle se retourna vers Vivien ; la vue du visage de cette dernière lui fit oublier la pauvreté de son ameublement.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle en fixant, les yeux écarquillés, l'hématome sur la joue de son amie. Que t'est-il arrivé ?

— Rien.

Vivien, tout en faisant les cent pas, esquissa un geste d'impatience.

— Un simple accident. En venant ici, j'ai heurté un lampadaire. Comme d'habitude, je courais.

Vivien en effet marchait toujours à toute allure. Une habitude un peu curieuse que Dolly trouvait assez charmante. L'idée qu'une femme aussi

élégante, aussi bien vêtue puisse se mouvoir du pas impatient d'une gamine la faisait sourire. Pourtant, ce soir-là, rien ne paraissait à sa place. Les vêtements de Vivien étaient mal assortis, un de ses bas était filé et elle était échevelée.

— Viens, dit Dolly en conduisant son amie vers le lit (qu'elle avait, Dieu merci, soigneusement fait), assieds-toi.

La sirène de la défense antiaérienne se mit à mugir et Dolly marmonna un juron. Elles n'avaient vraiment pas besoin de ça. L'abri de l'immeuble était cauchemardesque : on y était serré comme des sardines ; les matelas étaient humides, la puanteur, insoutenable et Mme White, hystérique. Et avec Vivien dans cet état...

— Peu importe, dit Vivien, comme si elle lisait dans les pensées de Dolly.

Elle avait repris un ton de maîtresse de maison, accoutumée à donner des ordres.

— Restons ici. Ce que j'ai à te dire est plus important.

Plus important que de se mettre à l'abri ? Le cœur de Dolly se souleva.

— C'est l'argent ? dit-elle à voix basse. Tu en as besoin ? Tu veux que je te le rende ?

— Non, ce n'est pas l'argent. Faisons une croix dessus.

Les hurlements modulés de la sirène, assourdissants, avaient levé en Dolly une houle anxieuse qui refusait de s'apaiser. Elle était envahie par la peur, sans trop savoir pourquoi. Elle n'avait aucune envie d'être en ces lieux, serait-ce pour écouter Vivien. Ce qu'elle voulait, c'était courir par les rues sombres à la rencontre de Jimmy, qui l'attendait (car il l'attendait, elle en était certaine).

— Jimmy et moi... commença-t-elle, avant que Vivien ne l'interrompe.

— Oui, fit cette dernière, dont le visage s'illumina comme si elle venait de se souvenir de quelque chose. Oui, Jimmy.

Dolly secoua la tête, interloquée. Quoi, Jimmy ? Vivien ne savait plus ce qu'elle disait. Peut-être fallait-il l'emmener, elle aussi – oui, pourquoi ne pas aller au restaurant pendant que les gens étaient en train de se ruer vers les abris ? Vite, oui, retrouver Jimmy ; il saurait quoi faire.

— Jimmy, répéta Vivien d'une voix forte. Dolly, il est parti...

La sirène s'interrompit à ce moment précis et le dernier mot prononcé par Vivien résonna dans la pièce. Avant qu'elle puisse continuer, un coup retentit à la porte.

— Doll, cria une voix paniquée, tu es là ?

C'était une des locataires, Judith. Elle semblait hors d'haleine ; elle devait avoir couru dans l'escalier.

— On descend à l'abri, Doll.

Dolly resta muette ; ni elle ni Vivien ne firent mine de bouger. Le bruit des pas de Judith retentit dans le couloir et, lorsqu'il eut diminué, Dolly se précipita vers le lit et s'assit près de son amie.

— Tu confonds tout, dit-elle, le souffle bref. Je l'ai vu hier et je le revois ce soir. Nous partons ensemble...

Elle avait tant de choses à dire ; mais elle n'alla pas plus loin. Vivien la regardait avec, dans les yeux, une expression qui fit s'insinuer dans l'assurance de Dolly, déjà ébranlée, une lame de doute profonde. La jeune femme extirpa de son sac une cigarette et l'alluma d'une main tremblante.

Vivien alors se mit à parler et, tandis que le premier bombardier de la nuit vrombissait au-dessus des toits, la panique peu à peu gagna Dolly. C'était impensable, et cependant la voix insistante et fiévreuse de Vivien, son étrange comportement et ce qu'elle disait à présent... Dolly sentit la tête lui tourner ; il faisait si chaud dans la chambre.

Elle tirait avec avidité sur sa cigarette et n'arrivait pas à contrôler sa respiration ; par bribes, le récit de Vivien se mélangeait au tourbillon de ses propres pensées. Une bombe tomba à proximité, provoquant une énorme explosion. Un mugissement sonore remplit la chambre, martelant les tympans de Dolly et faisant courir un terrible frisson sur sa nuque. Naguère, elle avait pris du plaisir à se promener sous les bombes – elle trouvait cela excitant, n'avait pas peur des alertes. Elle n'avait plus rien à voir aujourd'hui avec cette gamine écervelée ; ces temps insoucients lui semblaient bien lointains à présent. Elle jeta un coup d'œil à la porte – ah, si Vivien pouvait se taire... Il fallait descendre à l'abri maintenant, ou alors retrouver Jimmy. Tout plutôt que de rester ici à l'écouter. Elle voulait fuir, se cacher ; elle voulait disparaître.

Tandis que l'épouvante envahissait Dolly, Vivien semblait retrouver son calme. Sa voix était plus posée, articulant d'un ton sourd des phrases que Dolly devait faire un effort pour comprendre. Il était question d'une lettre et d'une photo, d'individus menaçants, dangereux, qui poursuivaient Jimmy. Le plan avait lamentablement échoué, disait Vivien. Il avait été humilié ; il n'avait pas pu se rendre au restaurant ; elle l'avait attendu

mais il n'était pas venu ; c'était ainsi qu'elle avait compris qu'il était parti pour de bon.

Subitement la brume se dissipa, les pièces du puzzle s'assemblèrent. Dolly comprit.

— C'est de ma faute, dit-elle, la voix réduite à un faible murmure. Mais... je ne sais pas comment... la photo... nous avons décidé de ne pas le faire, nous n'en avons pas besoin. Plus maintenant.

Vivien savait très bien ce que Dolly voulait dire. C'était de son propre fait que le plan avait été annulé. Dolly tendit la main vers l'épaule de son amie.

— Rien de cela ne devait arriver... Et maintenant, Jimmy...

Vivien hochait la tête, les traits empreints d'une infinie compassion.

— Écoute-moi bien, Dolly. C'est extrêmement important. Ils savent où tu habites. Et ils viendront te chercher, sans hésitation.

Dolly refusait d'y croire. Elle tremblait de peur. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues.

— C'est de ma faute, s'entendit-elle répéter. C'est entièrement de ma faute.

— Dolly, je t'en prie.

Une nouvelle vague de bombardiers déferlait sur la ville et Vivien dut crier pour se faire entendre.

— C'est tout autant de la mienne, mais cela ne compte plus, dorénavant. Ils vont venir. Ils sont déjà en route, probablement. Voilà pourquoi je suis là.

— Mais je...

— Il faut que tu quittes Londres tout de suite, il le faut. Pour de bon. Ils te traqueront, sans relâche...

Une explosion au-dehors et l'immeuble tout entier se mit à frémir sur ses fondations, à pencher ; les bombes tombaient plus près maintenant ; en dépit de l'absence de fenêtre, la chambre fut illuminée par un curieux éclair qui n'eut aucun mal à noyer la lueur de l'ampoule nue.

— Tu n'as pas un parent chez lequel tu pourrais aller vivre ? insista Vivien.

Dolly secoua la tête, tandis que surgissait dans son esprit une image, celle de ses parents et de son pauvre petit frère, celle du monde tel qu'il était autrefois. Une bombe tomba en sifflant et les canons tonnèrent en réponse.

— Des amis ? hurla Vivien, pour surmonter le vacarme de l'explosion.

De nouveau, Dolly fit non de la tête. Il ne lui restait personne sur qui elle pût compter, personne – hormis Vivien et Jimmy.

— Vraiment, il n'y a pas un seul coin où tu puisses te réfugier ?

Encore une bombe – une grosse Molotov, s'il fallait en croire le boucan qu'elle fit. Le souffle fut si assourdissant que Dolly lut les paroles qui suivirent sur les lèvres de Vivien, plus qu'elle ne les entendit.

— Réfléchis, Dolly. Il faut que tu trouves une solution.

Elle ferma les yeux. Ça sentait le feu ; une bombe incendiaire était tombée dans les environs. Les employés de la protection civile devaient être sur place avec leurs pompes à pied. Dolly entendit un hurlement ; elle serra les paupières, essaya de se concentrer. Ses pensées partaient en lambeaux, son esprit n'était plus qu'un ténébreux labyrinthe ; elle n'y voyait plus rien. Le sol était

irrégulier sous ses pieds, l'air trop épais pour qu'on puisse respirer.

— Dolly ?

Il y avait des avions de chasse maintenant, non plus uniquement des bombardiers. Dolly se vit sur le toit de Campden Grove, les suivant des yeux tandis qu'ils fonçaient dans les cieux, piquant du nez et descendant sur la ville, les lueurs vertes de la défense antiaérienne filant après eux, les incendies dans le lointain. Naguère, oui, elle avait trouvé cela si drôle !

Elle se souvint de la nuit passée avec Jimmy, celle où ils s'étaient retrouvés au Club 400, avaient dansé et ri, celle où ils étaient rentrés ensemble à la maison, en plein blitz – tous les deux. Elle aurait tout donné pour retrouver cet instant, se coucher contre lui, chuchoter dans le noir tandis que les bombes tombaient, tirant des plans sur la comète – la ferme qu'ils auraient en bord de mer, résonnant de cris d'enfants. Le bord de mer.

— J'ai répondu à une annonce, fit-elle brusquement en relevant la tête. Il y a quelques semaines. C'est Jimmy qui l'avait trouvée.

La lettre de Mme Nicolson, de la pension de famille les Flots bleus, était sur sa petite table de chevet. Dolly s'en empara et la donna d'une main tremblante à Vivien.

— Oui, dit cette dernière en parcourant le texte des yeux. C'est là que tu dois aller.

— Je ne veux pas partir seule. Nous...

— Dolly...

— Nous devons partir *ensemble*, Vivien. Ça n'aurait jamais dû se passer comme ça. Il m'attendait.

Dolly à présent pleurait. Vivien lui tendit la main, mais les deux femmes bougèrent en même temps, si bien que le contact se fit collision.

Vivien ne s'en excusa pas. Son visage était grave. Morte de peur elle aussi, certainement, elle avait cependant décidé de surmonter son inquiétude, comme l'aurait fait une grande sœur. Et dans l'épreuve elle adoptait une voix à la fois sévère et pleine d'amour – exactement ce dont Dolly avait besoin.

— Dorothy Smitham, articula Vivien. Il faut que tu quittes Londres dans les plus brefs délais.

— Je... je ne pourrai pas.

— Mais si, tu en es capable. Tu es une battante.

— Mais, et Jimmy ?

Une bombe, encore, au sifflement bruyant, suivie d'une explosion. Un cri d'effroi franchit les lèvres de Dorothy avant qu'elle puisse le retenir.

— Ça suffit.

Vivien prit le visage de Dorothy entre ses deux mains ; et, cette fois-là, ce fut comme une caresse.

— Dolly, tu aimais Jimmy, je le sais, dit-elle, les yeux emplis de tendresse. Et lui aussi t'aimait ; mon Dieu, ça ne m'a pas davantage échappé. Mais il faut que tu m'écoutes.

Il y avait quelque chose de profondément apaisant dans le regard de Vivien, si bien que Dolly réussit à ne pas percevoir le vacarme des avions en piqué, les réponses saccadées des canons, les terribles images des immeubles s'effondrant et des gens écrabouillés sous les décombres.

Les deux jeunes femmes se penchèrent l'une vers l'autre. Dolly tendit l'oreille.

— Va à la gare, achète-toi un billet. Il faut...

La bombe suivante s'écrasa au sol avec un bruit de tonnerre et Vivien se raidit avant de poursuivre, d'une voix brève :

— Monte dans le train et fais tout le voyage, jusqu'au terminus. Ne te retourne pas. Accepte-la, cette offre, va de l'avant, et sois heureuse.

Le bonheur. Ils en avaient rêvé à haute voix, Jimmy et elle. L'avenir, la ferme, les enfants qui riaient et les poules caquetant... Les larmes coulaient sur les joues de Dolly tandis que Vivien répétait :

— Il faut que tu partes.

Elle aussi pleurait, à présent, parce que Dolly lui manquerait, bien sûr. Et réciproquement.

— Il faut que tu saisisse cette deuxième chance, Dolly. Vois cela comme une opportunité, c'est ce qu'il faut que tu te dises. Après tout ce que tu as subi, tout ce qui t'a été arraché...

Et Dolly comprit que Vivien avait raison. Il fallait qu'elle parte. Même s'il était difficile de l'admettre. Même s'il y avait en elle une petite voix qui hurlait « Non ! », une Dolly qui n'avait qu'une envie, se recroqueviller et pleurer sur les siens disparus, sur ses espoirs perdus.

Mais Dolly était une battante, c'était ce que Vivien disait – et elle savait de quoi elle parlait. Vivien ne s'était-elle pas remise des drames de sa jeunesse pour se recréer un nouveau destin ? Et si son amie avait pu se reconstruire, Dolly en ferait de même. Elle avait tant souffert ! Mais elle avait encore des raisons de vivre – ou bien elle s'en trouverait. C'était le moment ou jamais de se montrer courageuse. De faire preuve de jugement. Elle n'était pas fière de certains de ses faits et gestes. Ses belles idées

– de sottes rêveries de gamine au fond – avaient été réduites à néant. Cependant, tout le monde avait droit à une seconde chance, tout le monde avait droit au pardon, même elle – c'était l'avis de Vivien, en tout cas.

— Oui, dit-elle tandis qu'un chapelet de bombes atterrissait avec fracas, je vais partir.

La lumière de l'ampoule faiblit sans pourtant s'éteindre. Elle se balançait au bout de son fil, projetant des ombres sur les murs. Dolly sortit sa petite valise, se détournant du vacarme assourdissant du dehors, de la fumée des incendies qui s'insinuait dans l'immeuble et lui piquait les yeux.

Elle n'avait pas grand-chose à emporter. Elle n'avait jamais possédé grand-chose, du reste. À l'idée de devoir partir sans Vivien, d'abandonner son amie à Londres, elle s'interrompt un moment dans ses préparatifs, se souvint des quelques mots que celle-ci avait inscrits dans le *Peter Pan* – *Une amitié véritable est une lumière dans les ténèbres*. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Cependant, elle n'avait pas le choix : il lui fallait partir. Elle avait l'avenir devant elle : une seconde chance, une nouvelle vie. Elle n'avait qu'à saisir l'occasion, ne pas se retourner. Partir au bord de la mer, comme ils l'avaient prévu, et tout recommencer.

Elle entendait à peine les avions dans le ciel, les bombes qui ne cessaient de tomber, le crépitement des canons de la défense antiaérienne. À chaque explosion, le sol tremblait ; du plafond se détachait une fine poussière de plâtre, la chaîne de la porte crépitait. Elle ne voyait rien de tout cela. Elle boucla sa valise, prête à partir.

Elle se leva, lança un regard à Vivien ; en dépit de ses résolutions, elle se sentit faiblir.

— Et toi ? demanda-t-elle.

L'espace d'un instant, l'idée qu'elles puissent partir ensemble lui traversa l'esprit. D'une curieuse façon, cela semblait *la* solution. Elles avaient chacune joué leur rôle, et rien de tout cela ne se serait produit sans leur rencontre.

L'idée, bien sûr, ne tenait pas debout. Vivien n'avait que faire d'une seconde chance. Tout ce dont elle avait besoin, elle l'avait ici. Une charmante maison, de l'argent, de la beauté à revendre... Du reste, Vivien tendit à son amie la lettre de Mme Nicolson avec un sourire d'adieu qui scintillait de larmes. Elles ne se reverraient plus jamais, elles en étaient toutes deux intimement persuadées.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit Vivien tandis qu'un bombardier passait, tous moteurs vrombissants. Ça ira. Je vais rentrer à la maison.

Dolly serra la lettre dans sa main puis, hochant la tête avec détermination, s'en fut vers sa nouvelle vie sans aucune idée de ce qu'elle lui réservait, mais bien décidée à l'affronter.

Suffolk, 2011

Les sœurs Nicolson repartirent de l'hôpital dans la voiture d'Iris. Bien qu'elle fût la plus âgée et bénéficiât d'ordinaire du privilège du siège avant, Laurel s'installa à l'arrière au milieu des poils de chien. Elle estimait que sa célébrité l'obligeait parfois à tempérer son droit d'aînesse : inutile de donner l'impression aux autres qu'elle se prenait pour plus importante qu'elle n'était. D'ailleurs, elle préférait être assise à l'arrière. N'étant pas astreinte à la conversation, elle était libre de jouir de ses propres pensées.

La pluie avait cessé ; à présent, le soleil brillait. Laurel n'avait qu'une envie, questionner Rose au sujet de cette Vivien. C'était un nom qu'elle avait déjà entendu, elle en était certaine – un nom qui de surcroît avait un rapport avec l'horrible journée de l'été 1961. Elle préféra cependant ne rien dire. Lorsque Iris s'attaquait à un problème, son intérêt pouvait s'avérer étouffant : Laurel ne se sentait pas de taille à supporter un interrogatoire. Tandis que ses sœurs bavardaient, elle regarda les champs défiler. Même si les vitres étaient fermées, elle avait l'impression de sentir l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, d'entendre le cri du

choucas. Le paysage de l'enfance était celui qui vous habitait avec le plus de force. Peu importaient ses caractéristiques réelles, sa beauté ; les visions et les sons qu'il avait gravés dans votre esprit étaient indélébiles. Ils devenaient une partie de soi ; on ne pouvait plus les en détacher.

Les cinquante dernières années de sa vie s'évanouirent ; Laurel vit une version fantomatique d'elle-même pédaler le long des haies sur sa Malvern Star verte, une de ses sœurs juchée sur le guidon. Peau hâlée par le soleil, duvet blond des mollets, genoux couronnés. C'était il y a si longtemps. C'était hier.

— Est-ce pour la télévision ?

Laurel leva les yeux et vit, dans le rétroviseur, Iris qui clignait de l'œil à son intention.

— Excuse-moi ?

— Cette interview qui te prend tellement de temps.

— Ah, en fait, c'est une série d'entretiens. Ils doivent filmer le dernier lundi.

— Oui, Rose me disait que tu rentrerais à Londres tôt le matin. C'est pour la télé ?

Laurel grogna en guise d'acquiescement.

— C'est une sorte de portrait filmé, qui doit faire une bonne heure. On y fera parler d'autres personnes, des réalisateurs et des acteurs avec lesquels j'ai travaillé. Il y aura aussi des images d'archives, des photos d'enfance.

— Tu entends ça, Rose ? fit Iris d'un ton aigre. Des photos d'enfance.

Elle se souleva un bref instant du siège pour jeter à Laurel un regard fulminant dans le rétroviseur.

— Je te serais reconnaissante de bien vouloir éviter celles où je parais plus ou moins dévêtue.

— Dommage, dit Laurel en détachant un poil blanc de son pantalon noir. Je vais devoir faire une croix sur les meilleures anecdotes. De quoi vais-je parler, maintenant ?

— Laisse les caméras braquées sur toi, je suis certaine que tu trouveras quelque chose.

Laurel sourit sous cape. Désormais les gens la traitaient avec un si profond respect qu'il était stimulant de croiser le fer avec une experte.

Rose, cependant, détestait les conflits et commença à s'agiter.

— Regardez, regardez, dit-elle en désignant à grand renfort de moulinets une zone à l'entrée de la ville où l'on avait rasé des maisons. C'est là que va être construit le nouveau supermarché. Vous vous rendez compte ? Comme si trois, ce n'était pas déjà suffisant.

— Alors là, on atteint le comble du ridicule... !

La colère d'Iris ainsi habilement détournée, Laurel put se reculer sur la banquette arrière et reprendre sa contemplation du paysage. La voiture traversa la ville par la Grande Rue, qui se rétrécit bientôt en une simple route de campagne, aux courbes tranquilles. La succession des tableaux était si familière que Laurel eût pu fermer les yeux sans cesser de savoir où elle se trouvait. La route devenant plus étroite, la cime des arbres plus épaisse au-dessus de leurs têtes, la conversation se tarit sur les sièges avant ; enfin Iris enclencha le clignotant et tourna dans l'allée, comme l'y enjoignait le panneau qui portait le nom de Greenacres Farm.

La ferme était restée à sa place habituelle, au sommet de la pente, les fenêtres donnant sur les prairies. En général, et c'est assez heureux, les maisons se satisfont de rester à l'endroit où elles ont été bâties. Iris se gara sur le replat où la vieille Morris Minor de papa avait survécu jusqu'à ce que leur mère consente enfin à la vendre.

— Les corniches ont vraiment l'air minables, dit-elle.

Rose hocha la tête.

— Oui, elles confèrent un aspect un peu triste à la maison. Viens, je vais te montrer les nouvelles fuites.

Laurel referma la portière mais ne suivit pas ses sœurs dans le jardin. Elle plongea les mains dans ses poches et resta là, bien droite, enregistrant l'image dans sa totalité : des massifs de fleurs aux cheminées pleines de fissures, sans rien oublier des détails intermédiaires. Le rebord par-dessus lequel elles avaient coutume de faire descendre Daphne dans son panier, le balcon auquel elles avaient suspendu les vieux rideaux pour former une scène de théâtre, la chambre mansardée où Laurel s'était initiée à la tabagie.

L'idée lui traversa soudain l'esprit que la maison se souvenait d'elle.

Laurel ne s'estimait pas douée d'une imagination particulièrement fertile et, pourtant, elle eut bel et bien le sentiment, pendant quelques instants, que ce qu'elle avait sous les yeux, cet assemblage de planches, de briques et de tuiles, de fenêtres en ogive aux angles étranges, était doué de mémoire. La bâtisse la scrutait à présent de toutes ses fenêtres et se penchait sur le passé pour réconcilier la vision de cette femme

mûre en tailleur élégant avec celle de la jeune fille qui rêvassait, des photos de James Dean sous les yeux. Quel était donc le verdict de Greenacres sur son ancienne habitante ? se demanda Laurel.

Question idiote s'il en est. La maison ne pensait rien. Les maisons, en général, ne se souviennent pas des gens. Ni de quoi que ce soit d'autre. C'était elle qui se rappelait la maison, et non l'inverse. Et comment aurait-elle pu l'oublier ? Elle y était entrée à l'âge de deux ans, ne l'avait quittée que quinze ans plus tard. Certes, elle ne l'avait pas revue depuis longtemps : même si elle se rendait plus ou moins régulièrement à l'hôpital, elle n'avait, semblait-il, jamais le temps de faire le détour par Greenacres – son emploi du temps était tellement chargé ! Laurel jeta un coup d'œil vers la cabane dans l'arbre.

— Laurel ! Je sais que ça fait un bail, mais tu n'as quand même pas oublié où se trouve la porte ! s'écria Iris du vestibule.

Puis elle passa dans la pièce suivante et sa voix s'attarda un instant derrière elle.

— Tu ne t'attends quand même pas à ce que le majordome vienne chercher tes bagages !

Laurel leva les yeux au ciel, comme une adolescente, empoigna sa valise et se dirigea vers la maison, suivant le même sentier dallé que sa mère avait emprunté, par un jour d'été ensoleillé, une soixantaine d'années plus tôt.

Dès qu'elle avait vu Greenacres, Dorothy Nicolson avait su que c'était l'endroit où elle élèverait les siens. Elle et Stephen n'étaient pas censés chercher une maison, toutefois. C'était quelques années seulement après la guerre, ils

n'avaient pas d'économies à proprement parler et sa belle-mère avait aimablement proposé de leur louer une des chambres de sa pension de famille (en échange de diverses corvées ménagères, bien sûr : il ne fallait quand même pas la prendre pour un organisme de bienfaisance !). En fait, le but de leur expédition était un simple pique-nique.

C'était un de leurs rares jours de liberté en plein juillet. Plus exceptionnel encore, la mère de Stephen avait offert de garder Laurel, alors tout bébé. Stephen et Dorothy s'étaient levés à l'aube, avaient fourré une couverture et un panier sur la banquette arrière. Puis la Morris Minor avait pris la direction de l'ouest, sans destination précise : ils se contentaient de suivre les routes de campagne qui leur semblaient les plus agréables. Ils progressèrent ainsi un moment – la main de Dorothy sur la jambe de Stephen, lequel en retour gardait un bras autour des épaules de sa femme ; l'air tiède entraît à flots par les vitres baissées ; ils auraient pu continuer encore longtemps si l'un des pneus n'avait pas crevé.

Ils se garèrent au bord de la petite route pour inspecter les dégâts. Un vilain clou saillait du caoutchouc : c'était une crevaison en bonne et due forme.

Ils étaient jeunes alors, et amoureux, et n'avaient pas souvent l'occasion de profiter ensemble d'un jour de liberté. L'incident ne tourna donc pas au fiasco. Tandis que Stephen s'occupait du pneu, Dorothy s'aventura sur la colline, à la recherche d'un replat où étendre la couverture. Et ce fut alors que, parvenue au sommet de la colline, elle vit la ferme de Greenacres.

Cette histoire n'était pas née de l'imagination de Laurel. Les enfants Nicolson la connaissaient par cœur. Le vieux fermier sceptique qui s'était gratté la tête quand Dorothy avait frappé à la porte, les oiseaux qui faisaient leur nid dans la cheminée du salon pendant que le fermier servait le thé, les trous dans le parquet que surmontaient, pareilles à d'étroites passerelles, les lattes restantes. L'essentiel étant qu'aucun des Nicolson n'avait jamais douté de la certitude absolue qui avait alors frappé Dorothy : c'était là qu'elle devait vivre, et nulle part ailleurs.

Greenacres, leur avait-elle maintes fois expliqué, lui avait parlé ; Dorothy l'avait écoutée ; il s'était avéré qu'elles se comprenaient parfaitement. La maison était une vieille dame des plus autoritaires, un peu décrépite, c'était certain, et bougonne, à sa manière – mais qui ne l'eût été dans sa situation ? Son déplorable état, Dorothy le sentait, cachait une immense dignité. Bien qu'elle fût momentanément solitaire, Greenacres était de ces demeures qui se nourrissent de rires d'enfants, d'affection familiale et de bonnes odeurs de gigot d'agneau au romarin. Son squelette était solide, sain ; elle voulait aller de l'avant et non pas se complaire dans le passé, accueillir une nouvelle famille et grandir avec elle, se pénétrer de leurs coutumes. Alors qu'elle se rappelait les paroles de sa mère, il vint à Laurel une pensée : cette description que Dorothy dressait de Greenacres était une sorte d'auto-portrait.

Laurel s'essuya les pieds sur le paillason avant d'entrer. Le plancher émit son craquement familier, les meubles étaient tous à leur place ;

néanmoins, l'endroit n'était plus le même. L'air était lourd d'une odeur inhabituelle. Une odeur de renfermé – ce qui se comprenait aisément. Depuis l'hospitalisation de Dorothy, la maison était fermée. Rose passait en prendre soin lorsque ses petits-enfants, dont elle s'occupait énormément, lui en laissaient le temps ; Phil, son mari, faisait ce qu'il pouvait. Rien cependant, pour une maison, ne peut se comparer avec une présence permanente. Laurel, réprimant un frisson, songea que les traces laissées par les humains dans un lieu s'effaçaient bien rapidement. Et avec quelle facilité la nature reprend le dessus sur la civilisation !

Allons, ajouta-t-elle en son for intérieur, ne sois pas aussi lugubre, nom d'un chien !

Elle ajouta sa valise à la pile de bagages qui s'était formée sous la table du vestibule et se dirigea machinalement vers la cuisine. La scène des devoirs, des sparadraps sur les écorchures, des larmes versées sur les cœurs brisés, la pièce où tout le monde se rendait immédiatement après avoir franchi le seuil de la maison. Ses sœurs s'y trouvaient.

Rose pressa l'interrupteur près du frigo et l'électricité se mit à bourdonner.

— Je nous prépare du thé ? demanda-t-elle en se frottant les mains, un grand sourire aux lèvres.

— Rien ne saurait me faire davantage plaisir, dit Iris.

Elle ôta ses escarpins et remua ses orteils gainés de noir, comme une danseuse impatiente.

— J'ai apporté du vin, dit Laurel.

— Ah, c'est encore mieux. Oublions le thé.

Tandis que Laurel allait récupérer la bouteille dans ses bagages, Iris prit des verres dans le buffet.

— Rose ? fit-elle, un des verres à la main, clignant malicieusement de l'œil par-dessus ses montures rétro.

Ses yeux étaient de la même couleur que ses cheveux gris sombre, coupés court.

— Je ne sais pas, dit Rose. Il est à peine plus de cinq heures.

— Allons, Rosie, ma chérie, reprit Laurel en fouillant dans un tiroir rempli de couverts plus ou moins poisseux, à la recherche d'un tire-bouchon. C'est plein d'antioxydants, tu sais ?

Elle trouva enfin ce qu'elle cherchait, se frotta les doigts.

— C'est quasiment un médicament.

— Bon... puisque tu le dis.

Laurel déboucha le vin et commença à servir, alignant les verres pour être certaine d'y verser la même quantité de liquide. Cela la fit sourire lorsqu'elle s'en rendit compte. Un vrai retour à l'enfance ! Iris, en tout cas, ne pourrait pas se plaindre. L'iniquité était sans doute une pierre d'achoppement pour tous les Nicolson, mais pour les trois enfants du milieu, c'était une véritable obsession. « Arrête donc de compter, poulette », leur disait toujours leur mère.

— Juste un fond, Lol, fit Rose, prudente. Je n'ai aucune envie d'être pompette quand Daphne nous rejoindra.

— Tu as eu de ses nouvelles, alors ?

Laurel tendit le verre le plus rempli à Iris.

— Juste avant de quitter l'hôpital. Je ne vous l'ai pas dit ? Mon Dieu, quelle tête de linotte je



13807

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 3 avril 2023*

Dépôt légal : avril 2023
EAN 9782290391037
OTP L21EPLN003517-594113

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion